

Sport et dopage : Perversion marchande ou rêve de surhumanité ?

Vincent TROGER

D'un côté, la correspondance avec le libéralisme économique de nos sociétés, de l'autre, le besoin de dépassement de soi, de donner sens à son existence, tels sont les deux modèles d'interprétation donnés par les sociologues à ce phénomène de société que représente le sport, modèles à l'intersection desquels s'impose la question du dopage.



Rasin, *Paquets congo*, 2014

Le sport est aujourd'hui « *un élément essentiel du monde contemporain* », aussi bien « *en tant que pratique physique qu'en tant que spectacle médiatique*¹ ». Nous sommes désormais nombreux à revêtir plus ou moins régulièrement des survêtements pour courir, jouer au tennis ou disputer une partie de football, ainsi qu'à passer du temps devant nos télévisions pour admirer les exploits des anciens « *dieux du stade* » devenus « *dieux de l'écran* ».

Pour expliquer ce fait de société, les sociologues proposent deux modèles d'interprétation différents. Le premier établit une relation directe entre le succès du sport et l'hégémonie du libéralisme économique. D'abord parce que le sport est devenu un marché qui met en jeu de gros intérêts financiers et représente environ 3% du commerce mondial. Ensuite, parce qu'il partage avec l'idéologie libérale le culte de la performance, il est le « *reflet culturel de nos sociétés compétitives*² ». La célèbre formule « *Que le meilleur gagne !* » concerne aujourd'hui autant les entreprises que les stades.

Mais les mêmes sociologues situent aussi le succès du sport dans un autre registre, quasi métaphysique : « *La recherche du vertige, du dépassement de soi, de ses limites, des limites des autres pour atteindre*

dre une sorte d'éternité³ » est au cœur de la motivation de nombreux sportifs, professionnels ou amateurs, comme de ceux qui les admirent. Le sport répond aux besoins de nombreux individus de « donner sens à leur existence ».

Pour tenter d'articuler ces deux interprétations, il est intéressant d'écouter ce que les sociologues nous disent d'une pratique qui fait aujourd'hui l'objet de vifs débats dans le sport : le dopage. Parce qu'il est à la fois transgression majeure de la règle sportive et largement répandu dans de nombreux sports, le dopage est un excellent révélateur de ce que le succès des pratiques et des spectacles sportifs nous dit de notre société.

Ascète et drogué

Dès que l'on approche la question du dopage à la manière des sociologues, c'est-à-dire en cherchant à en décrypter objectivement les logiques sociales sans porter de jugement de valeurs, un paradoxe saute aux yeux : le sportif dopé, c'est-à-dire drogué, est en même temps un individu à l'hygiène de vie exigeante.

Un paradoxe saute aux yeux : le sportif dopé, c'est-à-dire drogué, est en même temps un individu à l'hygiène de vie exigeante

Dans un « rapport au corps finalisé par et pour la performance, nous dit Bruno Papin⁴, l'adoption d'une ascèse de vie particulière » est indispensable : il faut « limiter les sorties tardives, respecter les temps de repos et de récupération, ne pas

faire d'excès en matière d'alimentation ». Mieux encore, « nombreux sont les sportifs de haut niveau (...) à insister sur la nécessité de mener une vie équilibrée (...), écrit Christian Palierne⁵. Pour eux, il est indispensable de présenter à côté de la carrière sportive une vie affective stable ».

Comment, alors, ces couche-tôt à l'hygiène alimentaire irréprochable et bons pères de famille, comment ces archétypes du genre idéal peuvent-ils, au moins pour certains d'entre eux, céder à la tentation du dopage, autrement dit de l'addiction à une ou plusieurs drogues ?

La première réponse que nous propose la sociologie du sport pour résoudre cet apparent paradoxe s'inscrit dans le premier type d'interprétation évoqué ci-dessus, celui de la domination de l'idéologie de compétition dans les sociétés libérales. Le dopage apparaît de ce point de vue comme le produit de la rencontre entre les progrès de la technologie médicale et pharmaceutique et la survalorisation de la compétition par les logiques économiques contemporaines.

Les sociologues énumèrent la diversité des produits et des pratiques rendus disponibles par la recherche médicale : les corticoïdes qui éliminent les douleurs consécutives à l'effort physique et facilitent la récupération ; les amphétamines, utilisées à l'origine par les pilotes de chasse de la Seconde Guerre mondiale contre la fatigue et le stress; les stéroïdes anabolisants et les hormones de croissance qui augmentent la puissance musculaire; l'autotransfusion et l'érythropoïétine (EPO) qui améliorent l'oxygénation du sang. Produits et prati-

ques au demeurant efficaces : les gains offerts par l'usage des stéroïdes ont été estimés à 5/10^{èmes} de seconde sur un sprint de 100 mètres, trois secondes sur une course de 800 mètres et un mètre au lancer du poids. Ces écarts apparemment minimes sont en fait ceux qui font la différence dans le sport de haut niveau. 5/10^{èmes} de seconde au 100 mètres, c'est par exemple plus de huit fois l'écart entre le premier et le deuxième au Jeux Olympiques d'Atlanta en 1992.

✪ Pour que ces produits se répandent dans le sport, il a fallu des conditions politiques et économiques particulières

Mais ces produits n'étaient pas initialement destinés aux sportifs. Pour qu'ils se répandent dans le sport, il a fallu des conditions politiques et économiques particulières. Politiques d'abord, avec l'utilisation du sport comme « moyen de propagande » par les anciennes démocraties populaires d'Europe de l'Est dans les années 1970. Les nageuses de la République démocratique d'Allemagne et leur musculature de démenageur en sont restées l'image la plus saisissante. Comme le souligne C. Palierne, le dopage est alors devenu l'un des instruments d'un ensemble plus large de « recherches en physiologie de l'entraînement et des techniques sportives⁶ » mises au service d'un marketing politique et nationaliste. Les pays de l'Est ont en fait systématisé le dopage médicalement associé à l'ensemble des pratiques d'entraînement.

Sport, spectacle et argent

À cette systématisation du dopage dans le cadre particulier des anciens pays communistes est venue s'ajouter très rapidement la transformation du sport dans les pays d'économie de marché. Les progrès de la télévision faisant de certaines compétitions sportives un spectacle de masse, et donc un support publicitaire majeur, le sport est devenu « *une composante du monde des affaires*⁷ ».

Le sport rapporte de l'argent à plusieurs niveaux : directement par les gains des spectacles qu'il propose, indirectement par les surfaces publicitaires qu'il offre et les consommations qu'il génère lorsqu'il impose un style vestimentaire ou qu'une pratique sportive amateur se répand dans la société.

La transformation du sport dans les pays d'économie de marché en « une composante du monde des affaires »

En 2000, les recettes engendrées dans le monde par le *sponsoring* ont été évaluées à 15 milliards de dollars, celles des droits de retransmissions télévisées à 42 milliards, et celles des tickets vendus dans les stades à 50 milliards. La conséquence sur la pratique sportive professionnelle est bien connue : « *Les enjeux économiques sont tels que le nombre des compétitions continue d'augmenter dans bien des disciplines entraînant une lourdeur du calendrier (...). Le nombre de rencontres disputées par l'élite sportive n'a plus rien de commun*

*avec ce qu'ont connu leurs prédécesseurs*⁸ ». Henri Pélissier, en vingt-quatre ans de carrière cycliste, a couvert 52 000 kilomètres à 25 km/h de moyenne, Eddy Merckx, lui, en a parcouru 400 000 en treize ans à 37 de moyenne, et un coureur moyen contemporain en revendique plus de 30 000 par an à plus de 45 de moyenne. Dès lors, les blessures musculaires ou ligamentaires et les fractures de fatigue se multiplient, les fins de saison tournant parfois à la débâcle. Le tournoi de tennis de Bercy, dernier tournoi de la série des Masters, pourtant très richement doté, a dû se passer cette année des stars du tennis mondial : Roger Federer, Rafael Nadal et leurs principaux concurrents se sont abstenus en invoquant leur épuisement.

Lorsqu'un athlète arrive aux limites de ce que son corps peut naturellement supporter, le dopage devient à ce moment logique, sinon inéluctable

Dans ce contexte de pression économique intense, Claude Sobry n'hésite pas à parler d'une « *rationalité sportive et économique du dopage* ». Lorsqu'un athlète arrive aux limites de ce que son corps peut naturellement supporter, il n'est plus rentable d'intensifier encore l'entraînement et les exigences de l'hygiène de vie. Le dopage devient à ce moment logique, sinon inéluctable : « *La fatigue consécutive à un entraînement intensif et de (trop) nombreuses compétitions, ainsi que la productivité décroissante du volume d'entraînement marginal en termes d'amélioration des perfor-*

mances peuvent conduire le sportif à l'utilisation de produits dopants. »

Selon le sport qu'il exerce, l'athlète va alors rencontrer un environnement plus ou moins favorable au dopage. « *Nombreux sont (les entraîneurs) qui considèrent que le dopage est une technique comme une autre, qui permet de rentabiliser encore plus l'entraînement grâce à une diminution du temps de récupération entre deux séances, à un gain de force, à une amélioration du transport d'oxygène* », écrit C. Palierne. Le passage vers le dopage peut se faire progressivement, en glissant des compléments alimentaires en vente libre et normalement associés à l'entraînement (cocktails vitaminiques, fer, magnésium, sels minéraux, oligoéléments) aux produits dopants proprement dits. L'apparent paradoxe du dopage associé à une hygiène de vie rigoureuse s'explique donc aisément : le dopage n'intervient en général qu'après être arrivé au bout de la rentabilité de l'entraînement intensif et de son corollaire, un mode de vie ascétique. « *Il ne peut y avoir dopage que s'il y a entraînement pour une performance* », conclut C. Palierne.

Les bénéfices narcissiques de la victoire

Reste évidemment la dernière dimension essentielle à l'expansion des pratiques de dopage, la complaisance voire la complicité des instances de gestion du sport. L'athlétisme, le cyclisme, le football offrent de multiples exemples d'évitement ou de contournement des contrôles et d'indulgence à l'égard des sportifs pris en faute,



Rasin, *Sote kòd*, 2010

souvent défendus par leurs fédérations ou leurs employeurs. Que dire de Silvio Berlusconi, propriétaire du club de football AC Milan, qui avait déclaré en 2001 que le dopage était « *une invention de la gauche* » ?

Dans d'autres sports comme le tennis, la rareté de l'évocation du dopage demeure surprenante. Comme le rappelle C. Saubry, la principale raison de cette assez large hypocrisie, c'est que « *les seuls vrais bénéficiaires des risques pris par les sportifs en utilisant des produits illicites sont les organisateurs de spectacles sportifs* ». Parmi les sportifs qui ont recours au dopage, une minorité seulement en retire les avantages de la victoire, alors que l'ensemble des télévisions, des organisateurs et des industriels du sport gagne de l'argent grâce à la fréquence des spectacles sportifs et au niveau des performances atteint.

Les seuls vrais bénéficiaires des risques pris par les sportifs en utilisant des produits illicites sont les organisateurs de spectacles sportifs

Dans ce premier type d'analyse, cependant, le sportif dopé n'apparaît que comme une victime du système, un innocent manipulé par des profiteurs machiavéliques. « *Pris dans la logique de la compétition, de l'argent, des techniques, des médias et de toute une série d'intérêts associés à la victoire, le sportif ne serait pas autonome* », remarque Gilbert Hottois. « *Mais n'a-t-il pas choisi cette forme de vie ? N'est-il pas informé ? N'est-il pas libre de prendre ou non certains risques au terme d'un calcul entre ceux-ci et les bénéfices espérés ? Et si les risques sont plus élevés, les bénéfices (financiers et*

narcissiques) espérés ne sont-ils pas à leur mesure ? »

En évoquant les bénéfiques « *narcissiques* » de la victoire, G. Hottois renvoie évidemment à la question de la motivation individuelle de la pratique sportive. Le « *dépassement de soi* » est la motivation la plus fréquemment citée par les sociologues du sport. Et ils sont unanimes à souligner que ce qui pousse les individus à vouloir ainsi se dépasser, c'est-à-dire transgresser les limites normales de leur corps, ce sont des motivations essentiellement narcissiques : estime de soi, reconnaissance des autres ou recherche de sensations exceptionnelles qui diffèrent de la banalité de la vie courante et valorisent l'auteur de l'exploit. « *Au cœur de l'action (...), l'individu éprouve le sentiment de s'appartenir enfin, de donner la meilleure version de lui-même*⁹ ».


Même les joggers amateurs, *a priori* motivés par le seul souci de préserver leur santé à l'écart de toute compétition, connaissent l'excitation que procure la sensation du « *second souffle* » et mesurent souvent l'amélioration de leurs performances. « *Ce n'est pas parce qu'un sport est pratiqué par des anonymes, par des débutants ou par des individus sans prétention aucune de performance, qu'il exclut le dépassement de soi*¹⁰ » Or ce dépassement de soi suppose, selon David Le Breton¹¹, un « *pacte symbolique avec la douleur. L'entraînement consiste à apprivoiser la douleur pour qu'il n'y ait plus qu'une douleur supportable (...). Le prix à payer est peu de chose au regard de la volonté de notoriété, la*

quête de l'exploit ou simplement la construction de l'estime de soi. »

La tentation du dopage chez le sportif est inévitable pour réduire la souffrance et poursuivre la quête d'une performance

Mais surmonter la douleur physique et le stress de la compétition n'est pas accessible de la même manière à tous les organismes et à tous les psychismes, et rarement possible sur la longue durée. La tentation du dopage est alors inévitable pour réduire la souffrance et poursuivre la quête d'une performance que le sportif recherche pour la satisfaction individuelle qu'elle lui procure indépendamment de toute pression économique. En 1924, le journaliste Albert Londres avait rendu compte sur le Tour de France de la consommation de produits dopants par des coureurs, à une époque où le cyclisme était loin d'être inscrit dans une logique marchande équivalente à celle d'aujourd'hui. « *Chloroforme pour les gencives* », « *cocaïne pour les yeux* », « *trois boîtes de pilules* », les frères Péliissier affirmaient marcher « à la dynamite¹² ». Autrement dit, les conduites de dopage ne peuvent pas uniquement s'expliquer par la contrainte économique qui pèse aujourd'hui sur le sport de compétition. Elles sont aussi le résultat de choix individuels, certes plus ou moins influencés mais décidés pour surmonter une insuffisance, et dont les auteurs mettent consciemment leur santé en danger dans l'espoir d'une récompense narcissique.

Les cas étudiés par Christophe Brissonneau¹³ illustrent bien l'importance des choix personnels dans les conduites de dopage. L'un des athlètes qu'il interroge exerce par exemple un sport très peu médiatisé et dans lequel il ne peut espérer qu'un faible gain financier. Alors qu'il a atteint un très bon niveau national, il est un jour confronté à un athlète des pays de l'Est qui réalise en compétition des résultats supérieurs à ceux obtenus à l'entraînement. Son entourage l'informe de la politique de dopage délibérée des pays communistes. Bien que sa carrière sportive en France ne soit aucunement compromise par ses résultats internationaux, il se lance dans la recherche et la consommation de produits dopants. Il n'améliore cependant pas ses performances en compétition. Interrogé par le sociologue, il attribue cet échec au fait qu'il n'a pas été suivi médicalement dans l'absorption des produits et qu'il a insuffisamment contrôlé son hygiène de vie. Il pense que dans son sport, le « *dopage médicalisé* » devrait être mis en place, ne manifeste aucun regret et estime qu'il n'a pas triché puisqu'il n'a pas amélioré ses résultats par le dopage. Il conclut ainsi : « *Le sport n'est pas un endroit où l'on se pose des questions, c'est la guerre. À partir du moment où l'on veut devenir un champion, il faut faire comme tout le monde et utiliser les mêmes armes.* »

 Les conduites de dopage sont aussi le résultat de choix individuels, et les auteurs mettent consciemment leur santé en danger

L'utilisation de cette métaphore guerrière associée au projet fortement affirmé de « *devenir champion* » montre combien ce sportif est motivé par le désir de vaincre, d'être reconnu le meilleur, même dans un sport où les gains financiers sont très modestes et où la notoriété des vainqueurs ne sort que très rarement du cercle des pairs. Il s'adonne volontairement au dopage sans y être explicitement incité par un entourage dont la complicité est, au moins au début, passive. Il est clairement informé des risques qu'il encourt et se fait d'ailleurs aider par un ami médecin pour choisir les anabolisants les moins dangereux pour sa santé.

L'espoir d'un progrès infini

C'est donc bien le culte du dépassement de soi qui conduit d'abord au dopage. La pression économique sur le sport est évidemment un facteur très aggravant, mais le désir de se dépasser l'a largement précédé. Pour la philosophe Isabelle Queval¹⁴, le dépassement de soi est une utopie collective caractéristique de la nouvelle civilisation qui s'est progressivement imposée au sortir de la Renaissance. En s'affranchissant par la science de la soumission aux lois naturelles, l'homme moderne, produit de la révolution copernicienne et cartésienne du XVI^{ème} et du XVII^{ème} siècle, s'est ouvert l'espoir d'un progrès infini qui concerne aussi ses propres limites physiques : « *De même que dans le domaine philosophique s'affirme le sujet cartésien (...), conquérant d'un monde infini, dans la considération corporelle s'affirme une sorte d'invention de soi,*

d'appropriation de la perfectibilité corporelle, entrant bientôt en résonance avec l'idée de progrès. » Rappelant que l'usage de la pharmacologie pour améliorer nos performances dans tous les domaines ou simplement pour résister au stress ou à l'angoisse est courant dans les sociétés modernes, elle se demande « *comment penser en termes de "lutte antidopage", si le dopage est l'aboutissement d'un processus dont les racines sont ancrées dans notre histoire, nos manières de vivre, nos aspirations* ». Le sportif en quête de dépassement de soi, dopé ou non, ne serait ainsi qu'une métaphore de la modernité qui dans tous les domaines, de la manipulation génétique à la conquête de l'espace, joue avec l'utopie d'une « *surhumanité* ».

L'homme moderne s'est ouvert l'espoir d'un progrès infini qui concerne aussi ses propres limites physiques

Décrivant ce qu'il éprouvait en repoussant les limites de sa voiture et de lui-même, le champion automobile Ayrton Senna, mort en 1994 sur le circuit d'Imola, disait : « *Je suis plus loin que moi-même, plus loin que la réalité, je suis dans le futur. J'ai une sorte de force qui me rapproche de Dieu.* »

Où commence le dopage ?

« *Le dopage enfreint l'éthique* du sport et de la science médicale. Le dopage consiste à administrer des substances appartenant à des classes interdites d'agents pharmacologi-

ques et/ou à utiliser diverses méthodes interdites. »

Ainsi est défini le dopage par le Comité international olympique (CIO) depuis 1998. Cette définition fait référence à la fois à la santé du sportif (« éthique de la science médicale ») et à une éthique sportive qui condamne tout recours à « une manipulation médicamenteuse, hormonale, biologique ». Elle s'appuie donc sur une valorisation des produits « naturels » et de certaines techniques, par opposition à ce qui serait « artificiel » et à d'autres techniques. Mais, comme le souligne Gilbert Hottois, la distinction entre ce qui est naturel et ce qui ne l'est pas est fort peu pertinente. Les vitamines de synthèse ou les boissons énergisantes en vente libre et largement utilisées par tous les sportifs ne sont pas des produits naturels. Certains produits sont autorisés par la législation d'un pays et interdits par une autre, telle la marque de boisson Red Bull qui est aussi un grand sponsor sportif.

Dès lors, l'établissement des listes de produits interdits donne lieu à des négociations et des luttes d'influence entre fédérations sportives nationales, médecins du sport et instances sportives internationales, qui laissent peu de place aux questions d'éthique.

Les sociologues du sport soulignent la fragilité de la frontière entre pratiques normales d'entraînement et ce qu'ils appellent « conduites dopantes ». Certains estiment que c'est le passage à l'usage de produits par injection qui constitue une frontière en raison de la valeur symbolique du geste de la piqûre. Mais la philosophe Isabelle Queval rappelle que « le sportif de haut

niveau fait aujourd'hui l'objet de réglages si pointus que la définition classique de la santé reste en suspens ». Le sportif est aussi un laboratoire pour la médecine et la pharmacologie. La programmation génétique est déjà « en ligne de mire », comme dans d'autres domaines de la médecine, annonçant de nouveaux et vifs débats.

NOTES

1 P. DURET et D. BODIN (dir.), *Le Sport en question*, Chiron, 2003

2 BODIN, D. et HÉAS, S., *Introduction à la sociologie des sports*, Chiron, 2002

3 *Ibid.*

4 PAPIN, B., « La violence symbolique de l'institution sportive dans le processus de production de ses élites », in Bodin, D. (dir.), *Sports et violences*, Chiron, 2001.

5 PALIERNE, C., « Sport spectacle : vers un inéluctable dopage ? », in Robène, L. et Liézart, Y. (dir.), *L'Homme en mouvement*, t. II, *Histoire et anthropologie des techniques sportives*, Chiron, 2006.

6 *Ibid.*

7 SOBRY, C., *Socio-économie du sport. Structures sportives et libéralisme économique*, De Boeck, 2003.

8 CREUZÉ, C., « L'après-sport : les sportifs sont-ils tous égaux ? », in Duret, P. et Bodin, D. (dir.), *op. cit.*

9 HOTTOIS, G., « La biomédecine et le sport », in Robène, L. et Liézart, Y. (dir.), *op. cit.* (10) D. Le Breton, « La douleur et la mort ou l'affrontement aux limites », in Duret, P. et Bodin, D. (dir.), *op. cit.*

10 QUEVAL, I., *S'accomplir ou se dépasser. Essai sur le sport contemporain*, Gallimard, 2004.

11 LE BRETON, D., *op. cit.*

12 Cité par VIGARELLO, G., *Passion sport. Histoire d'une culture*, Textuel, 2000.

13 C. BRISSONEAU, « La tentation du dopage », in Duret, P. et Bodin, D. (dir.), *op. cit.*

14 QUEVAL, I., *op. cit.*

